Val-Richer, Samedi 13 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Discours du for intérieur, Relation François-Dorothée, Relation François-Dorothée (Dispute), Révolution d'Angleterre (œuvre), Travail intellectuel, Voyage

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1849-10-13
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais
CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
Val Richer samedi 13 octobre 1849
8 heures

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3176?context=pdf

Vous arrivez aujourd'hui à Londres. Réglons notre avenir notre prochain avenir. Vous serez le 16 à Folkstone, le 17 à Boulogne, le 18 à Paris. Mad Austin m'arrive le 19 au Val Richer, pour traduire, mon ouvrage sous mes yeux. Il me faut 36 heures pour la mettre en train. Je ne puis partir que le dimanche 21 pour vous voir lundi 22. Je ne pourrai rester à Paris que deux jours. Il faudra que je revienne ici pour achever, mon travail et surveiller la traduction. Je comptais rester au Val Richer, jusqu'à la fin de Novembre, et quelques jours employés à une course à Paris me mettront en retard, par conséquent dans l'impossibilité d'y revenir plutôt. Si au contraire, je ne me détourne pas de mon travail, le 21 Octobre, je pourrai avancer mon retour définitif à Paris. J'y reviendrai alors décidément, le 15 ou le 16 novembre. Je prends le choix des deux jours à cause de l'incertitude des diligences où il me faut beaucoup de places. Il me semble que cela vaut mieux. Si vous étiez revenue à Paris vers le milieu de septembre, selon votre premier projet, il n'y avait pas à hésiter ; notre réunion définitive était trop loin ; j'allais vous voir sur le champ, ne fût-ce que pour deux jours. Vous ne revenez que le 18 octobre. Je puis, en ne m'interrompant pas dans mes affaires d'ici, travail et traduction, retourner définitivement à Paris, le 15 novembre. Ne vaut-il pas mieux faire cela que nous donner deux jours le 22 octobre pour retarder ensuite de quinze jours ou trois semaines notre réunion définitive ? Point de mauvais sentiment, point d'injuste méfiance, je vous en conjure. Le bonheur de vous retrouver de reprendre nos douces habitudes est ma première, ma constante pensée. Que vous y croyiez, ou que vous n'y croyiez pas absolument, que vous en jouissiez ou que vous n'en jouissiez pas parfaitement, il n'en sera pas moins vrai que vous êtes tout ce qui m'est le plus cher, et le plus nécessaire, qu'avec vous seule et auprès de vous seule je suis heureux. Je le sais, moi, je le sens ; et ni vos doutes, ni vos mauvais accès ne changeront rien ni à la réalité, ni à mon sentiment à moi. Laissez-les donc tout-à-fait, sans retour. Ayez confiance et jouissons ensemble de notre affection avec tout le bonheur que la confiance seule peut donner. Nous ne sommes que trop séparés ; trop de nécessités pèsent sur moi, et ne me laissent pas la pleine disposition de moi-même. N'y ajoutons rien dearest. Ne supposez pas que je renonce facilement à vous voir tout de suite après votre retour à Paris, que vous en êtes plus impatiente que moi. Je vous crie d'ici injustice ! Injustice ! Vous voyez ; je vais au devant des impressions qui, si j'étais près de vous me désoleraient et me charmeraient en même temps, car tout ce qui me montre votre affection me charme même votre injustice qui me désole. Mais point d'injustice ; pleine confiance. Cela est mille fois plus doux et il n'y a que cela qui ait raison. Je ne vous parle pas d'autre chose ce matin. Le beau temps est revenu, par un air presque froid. Je voudrais bien cela pour votre traversée. Et je vous voudrais bien Guéneau de Mussy. Je n'ai pas osé lui écrire pour le lui demander formellement. Il aurait été trop embarrassé à me le refuser, s'il ne l'avait pas pu. Mais je voudrais bien qu'il le pût.
Onze heures
Pas de lettre Pourquoi ? Je ne le saurai que demain. C'est bien déplaisant ; adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Samedi 13 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-10-13.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :

https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3176

Informations éditoriales

Date précise de la lettreSamedi 13 octobre 1849
Heure8 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationRichmond
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Val Richer Samedi 13 Octobre 1849
8 heures,

Nous arrivons aujourd'hui à Londres. Réglons notre Avenir, notre prochain Avenir. Nous dînons le 16 à Folkstone, le 17 à Boulogne, le 18 à Paris. Mme Austin n'arrive le 19 au Val Richer, pour traduire mon ouvrage sous mes yeux. Il me faut 36 heures pour la mettre en train. Je ne puis partir que le Dimanche 21 pour vous voir lundi 22. Je ne pourrai rester à Paris que deux jours. Il faudra que je revienne ici pour achever mon travail et surveiller la traduction. Je comptais rester au Val Richer jusqu'à la fin de Novembre, et quelques jours employés à une course à Paris me mettraient en retard, par conséquent dans l'impossibilité d'y revenir plutôt. Si au contraire, je ne me détourne pas de mon travail le 21 Octobre je pourrai avancer mon retour définitif à Paris. J'y reviendrai alors définitivement le 15 ou le 16 Novembre. Je prends le choix de ces deux jours à cause de l'inexactitude des diligences, où il me faut beaucoup de place. Il me semble

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3176?context=pdf

que cela vaut mieux. Si vous étiez revenue à Paris vers le milieu de Septembre, selon votre premier projet, il n'y aurait pas à hésiter; notre réunion définitive était trop loin; j'allais vous voir sur le champ, ne fût-ce que pour deux jours. Vous ne revenez que le 18 pour deux jours. Vous ne m'interrompant par dans mes affaires d'ici, travail et traduction, retournez définitivement à Paris le 15 novembre. Ne vaut-il pas mieux faire cela que nous donner deux jours le 22 octobre pour retarder ensuite de quinze jours ou trois semaines notre réunion définitive?

Point de mauvais sentiments, point d'injuste méfiance, je vous en conjure. Le bonheur de vous retrouver, de reprendre nos douces habitudes est ma première, ma constante pensée. Que vous y croyiez, ou que vous n'y croyiez pas absolument, que vous en jouissiez ou que vous n'en jouissiez pas parfaitement, il n'en sera pas moins vrai que vous êtes tout ce qui m'est le plus cher et le plus nécessaire, qu'avec vous seule et auprès de vous seule je suis heureux. Je le sais moi, je le sens, je n'ai nul doute, ni vos mauvais accès ne changeront rien ni à la réalité, ni à mon sentiment à moi. Laissez-le donc tout à fait, sans retenue. Ayez confiance, et jouissons ensemble de notre affection avec tout le bonheur que la confiance seule peut donner. Nous ne sommes que trop séparés; trop de nécessités pèsent sur moi et ne me laissent pas la pleine disposition de moi-même. N'y ajoutons rien, désirez. Ne supposez pas que je renonce facilement à vous voir tout de suite après votre retour à Paris, que vous en êtes plus impatiente que moi. Je vous crie d'ici injustice! injustice! Vous croyez que je vais au devant des impressions qui, si j'étais près de vous, me désoleraient et me charmeraient en même temps, car tout ce qui me montre votre affection me charme, même votre injustice qui me désole. Mais point d'injustice, pleine confiance. Cela est mille fois plus doux, et il n'y a que cela qui ait raison.

Je ne vous parle par d'autre chose ce matin. Le beau temps est revenu, par un air presque froid. Je voudrais bien cela pour votre traversée. Et je vous voudrais bien Suzeau de Mussy. Je n'ai pas osé lui écrire pour le lui demander formellement. Il aurait été trop embarrassé à me le refuser s'il ne l'avait pas pu. Mais

je voudrais bien qu'il le fût.

vingt heures

Pas de lettre. Pourquoi? Je ne le saurai que demain.
Cela bien déplaisant. Adieu, adieu.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3176?context=pdf